

Tewfik Fahmy

ZOÈRE ET NABIH

ROMAN INDIVIDUALISTE INÉDIT

Sous-titré « Roman Individualiste », *Zoère et Nabih* est un roman de Tewfik Fahmy publié en quinze feuilletons dans l'hebdomadaire *l'anarchie* au cours de l'année 1913. Dans le 436^e numéro de celui-ci, la parution du dernier feuilleton était annoncée dans le numéro suivant, le 437^e, mais il n'est jamais paru dans ce numéro, ni dans les suivants. Ainsi *Zoère et Nabih* est un roman non publié dans son intégralité dans ce journal.

Le 21 août 1913, Auguste Boyer adressait une lettre à *l'anarchie* à propos de cette œuvre de Tewfik Fahmy. De courtes « annonces » (non signées) étaient publiées à la suite de cette lettre. Elles sont reproduites à la fin de ce document avec la lettre d'Auguste Boyer.

Dans ces « annonces », l'auteur anonyme mentionnait la parution prochaine d'un roman de Candide (chroniqueur régulier à *l'anarchie*) intitulé *Dans la manière de **** et qui n'est jamais paru dans l'hebdomadaire cofondé par Albert Libertad.

En 1913 Tewfik Fahmy contribuait également à la revue *L'Action d'art* créée par un autre anarchiste individualiste : Gérard de Lacaze-Duthiers. *l'anarchie* faisait quelquefois la publicité de cette revue.

La parution des feuilletons de *Zoère et Nabih* débutait le 1^{er} mai 1913 et s'achevait le 21 août de la même année. Leur numérotation a ici été supprimée afin de faciliter la lecture du roman. Quelques « erreurs orthographiques d'époque » ont été conservées.



Nous commençons un roman inédit de notre camarade Tewfik FAHMY. Ce roman, empruntant au dialogue des animaux la critique des hommes, et offrant ainsi par son sujet, quelques analogies avec le Dingo d'Octave Mirbeau, nous tenons à préciser qu'il a été écrit avant même que le célèbre écrivain ait annoncé la parution de son œuvre. [l'anarchie N° 420 - 1er Mai 1913]

ZOÈRE ET NABIH

Roman individualiste inédit

I

Il existe, dans une campagne, une maison charmante de vieillesse ; elle se tient parmi de hauts arbres, pareille à un baiser posé au fond d'un bois. Un jardin, fleuri et sauvage, que la médiocre civilisation n'a point défloré, forme, autour d'elle, comme un collier de perles, embrassant un cou d'une beauté blanche et féminine. Parmi les hautes herbes sont des arbres fruitiers, et sur un vieux mur la vigne fleurit au soleil.

La maison est de couleur rose pâlie ; elle sourit orgueilleusement fardée de sagesse, comme si elle avait vaincu la tempête des années. L'intérieur, bien qu'abîmé par des tentures modernes, garde le charme d'une vieillesse gaie et claire. Depuis des années, cette maison vivait inhabitée, ne voulant pas que son âme fût envahie par ceux qui n'admiraient point sa beauté ; elle gardait les regards méprisants des ruines.

Depuis quelques mois, elle abrite des poètes, qui, charmés de sa beauté, veulent partager son destin. Elle se laisse dorloter

par eux, sachant que ceux-là caresseront son histoire légendaire.

Au bout d'un corridor, à peine éclairé par une lumière d'argent, se trouve une petite pièce où le soleil rayonne par les belles journées. Là demeurent, depuis leur naissance, les jeunes chats.

II

Malgré que la fenêtre fût fermée, une lumière, pareille à la couleur des feuilles mortes, dorait le parquet. C'était encore de bonne heure et les chats sommeillaient, tranquillement, dans une boîte garnie de paille. Ils étaient deux : une chatte blonde, fraîche de jeunesse, dormait auprès d'un chat blanc, vêtu de noir, au regard orgueilleux et indifférent.

Zoère, la chatte, s'allongea et frotta ses yeux avec ses deux pattes pour enlever le voile du sommeil qui cachait la clarté de son visage, puis continua de faire sa toilette comme d'habitude. Le bruit du grelot pendu au collier entourant son cou, éveilla Nabih, le jeune chat, qui, encore de mauvaise humeur, dit avec un accent de colère, à Zoère qui était auprès de lui :

— Pourquoi as-tu un grelot ? Oh, que je déteste cette musique !

Zoère répondit en retroussant le nez :

— Mais moi, j'aime cette musique. Tu dors tard, aujourd'hui, Nabih. Regarde comme le soleil est caressant. Eus-tu des cauchemars cette nuit ? Tu as l'air fatigué.

Nabih lui dit qu'il avait fait des mauvais rêves, et qu'il était tout triste depuis qu'il avait tué une souris dans le jardin hier. Alors Zoère lui répondit d'un air moqueur :

— Pauvre ami ! tu es si peu de ta race. Tu me parles beaucoup d'indépendance, mais quand il s'agit de détruire ces petits animaux qui nous empêchent de jouir de notre liberté, tu hésites. Je n'aime point les gens qui méprisent l'action.

Nabih, se sentant froissé, et même énervé par l'ironie de Zoère, répliqua :

— Je n'aime point l'odeur du sang, il me suffit de rêver de la liberté de ma personne ; je méprise l'action qui me met en contact avec des inférieurs.

Zoère énergiquement lui opposa :

— Moi, j'aime saigner mes inférieurs et je bénis l'azur de m'avoir donné un si noble cœur.

Zoère marcha vers le soleil, s'allongea de tout son corps dans les rayons chauds de l'astre matinal, et dit d'une voix souple et chantante :

— Ah ! que je t'aime, mon soleil, remplis-moi de l'or de tes cheveux.

Puis tournant la tête vers Nabih qui sommeillait encore :

— Viens donc au soleil, cela te donnera du courage.

Nabih ne voulut pas répondre ; mais, trop irrité par Zoère, il se décida à proférer :

— J'aime la sagesse et j'apprécie l'ombre...

Zoère se moqua de lui, disant qu'elle affectionnait la vie éclairée par un soleil chaud.

La matinée s'écoula lentement. Zoère railla Nabih qui passait tout son temps dans la boîte dorée de paille.

III

Zoère et Nabih s'en vinrent pour le déjeuner, à la salle où tout le monde était assis à table. Zoère, sans dire bonjour à personne, sauta sur la table et emporta un gros morceau de poisson. Nabih, laissait les parfums du poisson enivrer ses narines. Il regarda longtemps, le plat fumant et puis lécha l'assiette de sa maîtresse. On lui donna des fragments de poissons, émiettés avec du pain et arrosés de sauce.

Il mangea doucement et griffa Zoère, quand elle voulut partager. Zoère lui dit dans sa langue maternelle, que personne ne comprît, sauf Nabih.

— Que tu es mesquin, tu ne sais que mendier. Un caractère pareil au tien ne possède point de générosité.

Nabih, après avoir prononcé quelques mots d'injure, dans un parler que Zoère ne saisit point, car il était lettré et connaissait le latin et le grec comme sa langue maternelle, parapha :

— Je ferais du tort à la tradition de ma famille si j'étais comme toi, Zoère. Toi, qui parles tant de la noblesse de l'individualité, tu ne sais pas gouverner tes actes. Mes maîtres sont gentils envers moi, il faut au moins que je les récompense par une conduite assez sage. Je ne suis pas un ingrat.

Zoère répondit, comme toujours, avec son air moqueur :

— Il ne s'agit pas de mes maîtres, quand il y a du poisson à table : il s'agit de moi. Je bénis les étoiles de m'avoir donné un noble appétit. J'aime le poisson et j'ai le droit d'en manger comme mes maîtres.

Mais Nabi, avec un air souriant :

— Tu te contredis, ma chère petite chattine, car hier même tu affirmais que le droit n'existe pas ; tu vois comme ta philosophie est mal fondée.

— Non, Nabih, répondit Zoère, j'ai prétendu que le droit existe pour la société, non pour les individus.

La suite du déjeuner était servie, mais Zoère ne fut pas tentée ; elle n'avait plus faim ; quand tout à coup elle bondit dehors et disparut parmi les feuilles tombées...

IV

Le soir était de couleur bleue foncée. Le couchant gardait la teinte rose des baisers, et les arbres formaient, avec le ciel pâli, une dentelle pareille à celle qui enveloppe les âmes innocentes.

Les arbres devenaient plus sombres, et l'air s'imbibait d'une couleur bleue. Une tranquillité pareille à la fraîcheur des hyacinthes était parfumée d'une mélancolie profonde.

La lune s'élevait parmi les branches et donnait aux feuilles mortes la couleur du miel. Les étoiles, au sein du ciel, étaient pareilles aux marguerites qui fleurissent parmi l'herbe humide de rosée.

Zoère, assise sur le tronc d'un arbre, qu'un vent furieux avait arraché, s'abandonna toute en une mélodie.

Et son chant semblait éveiller les arbres de leur profond sommeil d'automne, et ils gémissaient comme si leurs âmes étaient angoissées de sanglots.

Zoère vagabondait parmi l'herbe illuminée. Tantôt elle grimpait sur les branches nues pour mieux respirer tous les parfums de l'air, tantôt elle rentrait dans les broussailles pour s'enivrer de l'odeur du bois qui porte la tristesse de la mort.

Elle aurait voulu passer toute sa vie dans la liberté, souffrant de la faim et du froid, mais jouissant de la clarté des étoiles. Quelle âme d'artiste sauvage !

Elle fut appelée par une voix imbibée de jeunesse, une voix souple comme la fumée : c'était la voix de sa maîtresse, qui aimait l'inquiétude et qui gardait dans son cœur la tendresse du péril. Zoère ne voulut point écouter cette voix ; elle préférait le chant des feuilles mortes qui tombaient.

Zoère était une créature tendre, mais insouciant au chagrin qu'elle créait autour d'elle. Elle aimait trop la liberté pour penser à la tendresse des autres. C'était une vagabonde heureuse qui ne connaissait que la blancheur de son âme.

Enfin on l'emmena à la maison par force et on la déposa près du feu, où Nabih revint.

Il faisait trop chaud, après sa promenade semée d'étoiles, pour rester dans une chambre si humaine. Nabih ne parla point, mais parut absorbé par une rêverie intime. Zoère, trop irritée par les grimaces que faisait Nabih (peut être avait-il des pensées graves pour détruire ainsi la beauté de son visage), s'approcha de lui et demanda à quoi il pensait. Nabih ne répondit point et continua les pensées qui enlaidissaient davantage son visage. Elle lui posa la question pour la dernière fois et caressa son front avec sa patte. Nabih lui dit :

— Je pense à ce que pourrait faire l'homme quand tout le charbon de la terre sera consommé.

Zoère lui répondit :

— Que tu es philanthrope, mon ami, tu penses à des choses bien intéressantes. J'aime le feu, mais il me semble que le charbon salit trop. Quand l'homme se trouvera entravé pour le manque du charbon, il faudra alors qu'il s'arrange pour le remplacer. Qui calcule trop pour l'avenir n'est qu'un médiocre.

Nabih dit avec un accent d'apôtre :

— Ton esprit vagabond détruit l'harmonie d'un si beau problème ; tu es jeune et tu ne penses qu'à jouir du feu.

— Et pourquoi pas, répondit Zoère, ne pourrais-je pas jouir de tout le charbon de la terre ?

— Oui, dit l'autre, c'est ton caractère égoïste.

— Si tu veux m'appeler égoïste, reprit Zoère, je ne suis que flattée car je ne pense qu'à ma vie et à mes jouissances personnelles.

— C'est bien, Zoère, mais ne te sens-tu pas liée à tes tendres maîtres qui pensent à ton bien ?

— Non, conclua-t-elle, mes maîtres sont aussi égoïstes que moi-même, criminels, si tu veux, d'empêcher une personnalité aussi belle que la mienne d'éclater en sauvagerie. Je ne suis pour eux qu'un objet à chérir. Ils m'empêchent de jouir de ma barbarie, ils m'empêchent de promener ma liberté parmi les roseaux parfumés de rosée.

Sa maîtresse, prête à sortir, prit Zoère, l'introduisit dans son manchon et partit avec des amis pour passer la soirée à Paris.

V

Après un voyage d'une demi-heure, dans un compartiment de tramway, sale, empesté par l'odeur de la chair qui travaille, Zoère arriva à la station terminus du tramway, à la barrière. Elle fut étonnée de voir un mur d'une épaisseur exagérée, des portes en fer, fermées, et, au-delà, une immense ville, semée de lumières ; « Peut-être, pensa-t-elle, que c'était là une ménagerie humaine » ; elle ne voyait pas de raison de séparer la ville de ses banlieues.

Ce soir-là il faisait beau, et Paris était vêtu d'une brume légère. Sur la route que prenaient ses maîtres, Zoère fit de nombreuses observations. Elle vit des magasins éclairés plus qu'il ne le faut, des articles semés sur le trottoir, sans doute pour l'usage du passant, pensa-t-elle. Il y avait aussi des magasins où, parmi les lumières éclatantes, était suspendue de la viande.

Quand Zoère regarda cela, elle fut envahie d'une sensation agréable ; elle sortit sa tête pour mieux voir et retroussa le nez pour mieux respirer. Mais en s'approchant, elle se sentit désolée de voir que cette viande était inerte. Zoère était d'un caractère barbare, mais elle ne manquait pas de générosité dans ses conceptions de liberté ; elle aimait la viande, mais la viande vivante, qui palpite entre les dents, et non celle qui est soigneusement coupée, comme elle la voyait exposée dans ce magasin ; elle aimait tuer les souris qui courent en liberté, elle aimait chasser elle-même les animaux qui lui servaient de nourriture ; enfin, ne pas se sentir criminelle vis-à-vis d'êtres qui, en s'enfuyant, peuvent sauver leur vie. Zoère fut toute triste de se trouver en face d'un cadavre qui vivait jadis, et il lui semblait que si ce cadavre était cuit elle n'hésiterait pas à le manger.

Elle était encore songeuse de ce problème quand sa maîtresse la posa sur une table dans une chambre exagérément éclairée. Il y avait beaucoup de tables semblables et beaucoup de monde. Zoère se vanta souvent à Nabih que pour elle l'âme de l'homme est cette lumière qui parfume son visage d'une étrange sensibilité.

Elle vit beaucoup de créatures de différents aspects. Il y avait de jeunes hommes, les uns délicatement parfumés et poudrés ; leurs habits étaient si corrects et si propres qu'elle pensa d'abord se trouver dans un magasin de tailleur, les autres étaient négligemment vêtus. Zoère fut attirée par ceux qui portent la barbe. Il y en avait un nombre considérable, qui ressemblaient au bouc Jacob, le second ami intime de Zoère, et

d'autres qui gardaient le regard farouche de quelque primitif négligé. Mais l'être qui étonna le plus Zoère dans cette société intime (car les membres de cette société honorable échangeaient des idées d'une apparence cordialement fraternelle), c'était un homme vêtu de noir, entouré de blanc, à l'aspect d'un bon animal de trait et qui portait de temps en temps des verres remplis de différentes substances et les posait sur les tables avec une politesse négligée.

Zoère ne l'aima pas sans doute parce qu'il appartenait à cette race de bêtes qui servent l'homme pour quelque caprice. Il plaça devant Zoère une assiette pleine de lait ; elle le regarda comme si elle était insultée et, en retroussant le nez, elle lui dit dans sa langue d'expression qu'elle n'était pas venue pour lui demander une si triste aumône, mais plutôt pour voir ce jardin d'acclimatation familial. Elle ajouta que dans ce milieu étrangement fardé de beauté manquaient ces animaux d'espèce rare qu'elle n'avait vu que dans les hauts arbres qui portent les fleurs pareilles à la blancheur des étoiles. Mais elle comprit, par la physionomie de ce brave animal domestique, qu'on avait gardé, pendant quelque temps, de ces animaux dans une cage, mais qu'ils avaient été étouffés par l'odeur néfaste du sous-sol.

Zoère était une créature qui n'avait jamais accepté d'être entravée par la politesse ; néanmoins elle gardait dans ses yeux, à moitié fermés, le charme d'une galanterie féminine ; elle sauta de table et parcourut la salle, en regardant les personnes séparément : il y en avait qui sentaient la boucherie, d'autres, l'odeur du pain qu'on cuit pour nourrir l'humanité ; ces derniers étaient tuberculeux, comme la majorité des boulangers ; les premiers étaient banalement barbares. Après avoir parcouru ce jardin d'acclimatation sans verdure et sans fleurs, elle vit une porte entr'ouverte et bondit joyeusement dehors ; là, presque dans la rue, il y avait quelques imitations d'arbres ; elle grimpa sur ces arbres, mais ne sentit point la flamme de l'air

comme dans son jardin fleuri et sauvage, parmi l'herbe illuminée de clarté.

VI

Quand Zoère se trouva dans la boîte garnie de paille, elle s'approcha de Nabih pour lui raconter son voyage. Zoère était une douce chattine qui aimait entretenir les siens de ce qu'elle avait dans l'âme. Nabih, au contraire de ses habitudes ne dormait pas, mais semblait attendre Zoère ; car, ce soir, il lui paraissait que malgré son ironie, sa voix chantante ne manquait pas d'un certain parfum étoilé :

— Eh bien, dit Nabih, qu'as-tu vu ?

Zoère, en retroussant le nez, lui répondit qu'elle avait vu quelques animaux, pauvrement civilisés, lesquels ne manquaient pas d'apparence sincère, mais étaient loin d'avoir une sympathie pour elle. Elle ajouta qu'elle admirait, avant tout, cette douceur qui régnait dans la propreté de leurs souliers et qu'elle préférait leurs habits à leur chair mate.

— C'est bien, fit Nabih, mais as-tu au moins discuté avec eux de ce problème que la chèvre Fifille nous avait posé, tu te rappelles, Fifille, la chèvre à apparence sorcière, qui disait que le son parfumé était mieux que l'odeur fade des sardines ?

— Non, je n'ai pas discuté d'un problème si important, car ils paraissaient trop boire et peu digérer.

— Alors, continua Nabih, qu'as-tu fait ? Tu as perdu ton temps et tu sais comme notre vie est courte. Il faut, au moins, que nous résolvions des problèmes d'une importance pareille pour que ceux qui nous suivront discernent clairement.

— J'aurais voulu discuter ce problème, mais ils me paraissent trop occupés de leur état « socialement personnel » pour que je puisse leur poser cette question si loin de leur mentalité.

— Alors, dis-moi Zoère, ce que tu as cueilli dans ce jardin.

— J'ai vu, que les membres de cette société me paraissent conspirer à propos d'une question qui touche leur avenir. Je te dirai, franchement, Nabih, que je n'aime pas la société des gens qui paraissent trop irrités du présent, et rêvent de la beauté de l'avenir, comme si l'avenir existait. « Je vis, mais j'ignore si je vivrais ».

— Comment, [dit] Nabih, peux-tu concevoir une notion pareille et séparer le présent de l'avenir ? La beauté de notre présent ne fleurira que dans l'avenir, et comme notre vie serait pauvre, si en nous il n'y avait pas cette flamme ardente de l'espoir !... Et tu sais, l'espoir n'est qu'une floraison dans le futur.

— Que veux tu, dit Zoère, je suis ainsi. Tu as tes idées et moi j'ai les miennes. Je ne veux point conquérir ta beauté ni ne désire te montrer que pour moi les fleurs qui se bercent, endormies par la volupté, sont plus jalouses dans leur beauté que les grains éparpillés par le vent.

— Oui, répliqua Nabih, mais tu ne sais pas la beauté qu'enferme ces grains et comme cela montre ton âme superficielle ! Tu cherches une beauté toute faite, mais tu ne désires point semer ces grains, éparpillés par le vent, comme tu dis, dans un coin de terre chaude, pour voir éclore de nouvelles beautés. Tu te satisfais avec ce qui est déjà formé.

Zoère, retroussant le nez par ironie, lui dit :

— Tu ne me comprends point, mon ami ; je ne désire point faire la culture de la beauté et troubler par mes concep-

tions d'autres harmonies. La beauté n'est jamais toute faite, comme tu dis, Nabih, mais elle germe dans notre âme pour éclater en fleurs de pourpre. Je ne veux pas être un apôtre ; je suis trop frivole pour nourrir mes disciples de flammes. Je ne commets pas, comme toi, le crime d'imposer mes idées à autrui. Je ne pourrai pas nier que chaque personnalité, individuellement conçue, possède sa beauté. Je me ravis de respirer les différents parfums. La rose est belle, mais il me semble que si la marguerite était fardée de pudeur comme elle, celle-ci serait moins séduisante à la fraîcheur de la nuit.

— Alors, dit Nabih, tu laisserais les jeunes fleurs dépérir de soif ?

— Non, répondit Zoère, je ne serais pas aussi criminelle. Si la lueur de cette fleur m'attire, me remplit les yeux des divines gouttelettes d'eau qui m'enivrent de l'odeur des feuilles mortes, alors j'ouvrirai mon cœur pour embaumer cette jeune fleur.

Nabih lui reprocha d'être trop frivole dans ses expressions et que la sonorité vague de ses phrases disait peu à son oreille d'apôtre. Il voulait mettre la beauté à la portée de tout le monde ; il voulait faire des individus d'après sa théorie ; il voulait enfin qu'une douce fraternité régnât parmi les beautés.

Il était bien tard quand ils se couchèrent. L'aube avait pâli le ciel d'une lueur innocente et la rosée tombait comme si la nuit avait pleuré.

VII

Ils étaient allongés côte à côte et une douceur régnait dans leur sommeil.

Les pattes de Nabih entouraient le cou de Zoère, et Zoère plongeait sa tête dans la poitrine de Nabih. Sans doute ils

étaient heureux et respiraient tous les parfums du sommeil. Oh ! doux sommeil, rêverie du silence ! Zoère se réveilla tout à coup et s'éloigna de Nabih en lui disant :

— Qui t'a permis de mettre tes pattes autour de mon cou ?

— Et qui t'a permis, dit Nabih, de reposer ta tête sur ma poitrine ?

— Je ne sais pas. Ta poitrine était si blanche.

— Zoère, ton visage était parfumé de rose quand je l'ai pris dans mes pattes. Ne suis-je pas excusable ? Depuis quelque temps il me semble que je t'aime. M'aimes-tu, Zoère ?

— Je ne sais, dit Zoère, je n'ai pas pensé à cette question. Tu es si souvent près de moi que je ne pense jamais à toi.

— Tu es cruel de me parler avec tant d'indifférence.

— Je ne te parle pas avec indifférence, fit Zoère ; tu es trop sensible.

— Je suis sensible, Zoère, parce que je t'aime.

— Que veux-tu dire par là ? Moi, je n'ai jamais aimé que les feuilles mortes ; leur fraîcheur souvent me fait pleurer, et j'aime ces larmes car je sens qu'elles sont imbibées de vie.

— Il ne s'agit pas de ça, Zoère, je t'aime et je veux t'épouser. Tu es gentille, tu es douce, et nous ferons un charmant petit ménage ; tu auras des petits deux fois par an, et tu jouiras de tous les avantages maternels.

— Je comprends. Tu veux m'épouser pour ton plaisir personnel, mais moi je n'admets pas que pour ton charme superficiel tu me forces à porter des petits deux fois par an. Je suis jeune et, comme je le dis souvent, j'aime les feuilles

mortes. Pourquoi alors veux-tu me forcer à souffrir tes caprices ?

Tu aimes les enfants, moi je ne les aime pas. J'ai tant besoin de chérir mon enfance !

— Ecoute, Zoère, dit Nabih, pense à ton avenir. Tu es belle, il faut que tu profites de ta beauté ; regarde comme ma poitrine est blanche ; marions nous et je t'achèterai dix casseroles en cuivre ; pense donc, dix casseroles en cuivre, c'est beaucoup. Mais dis-moi, Zoère, tu ne me tromperas pas ? Je veux que tu sois fidèle, car la fidélité est une chose essentielle pour le bonheur. N'est ce pas, Zoère ? Dis-le-moi...

— Mon pauvre ami, lui répondit-elle, tu me demandes de t'être fidèle, avant que nous soyons mariés. Je suis jolie et tu n'es pas laid, mais cela n'est pas une raison pour que nous nous marions ; je suis belle pour moi et tu es beau pour toi, tu veux sans doute que je reste toute la journée à la maison pour faire ta soupe, préparer les sardines pour ton déjeuner et mettre tes pantoufles sous ton lit, n'est-ce pas ?

— Non, dit Nabih, je ne veux pas cela, je veux que tu sois à moi, à moi seulement.

— Non, affirma Zoère, tu es trop caressant.

Nabih était tout à fait offensé ; il était jeune et voulait avoir un ménage pour la tranquillité de son âme. (Oh, quelle âme superficielle !) Il avait aussi des tendances rhumatismales, car son père était un vieux gâteux et lui avait donné ce témoignage d'amour paternel.

VIII

Le jour suivant, Zoère et Nabih furent amenés au jardin ; c'était encore de bonne heure, la rosée était suspendue au ga-

zon, et l'air était embaumé de jeunesse. Le ciel était d'une clarté bleue, et une galanterie frivole berçait les arbres nus. Zoère marcha, retroussant le nez pour respirer l'air matinal et s'éloigna de Nabih qui rêvait tristement sur le seuil de la porte.

Elle alla loin et s'installa parmi les feuilles qui tombaient encore. Elles tombaient doucement comme si elles étaient attachées à l'arbre par le fil qui sépare la mort de la vie et laissaient dans l'espace un sillon de lumière.

Quel amour plus sublime, pensa-t-elle, que l'amour qu'elle avait pour ces hauts arbres qui portent à chaque printemps des pétales de joie. Elle se sentit libre et jouit de l'immensité de son âme. Elle écoutait une voix chantant en elle, une voix pure, pareille à la sonorité des vagues.

— Pourquoi, dit-elle, me lierais-je à Nabih pour être l'esclave de sa douceur quand j'ai tant de clarté dans l'âme ?

Puis elle courut, traversa la pelouse et s'arrêta pour regarder les primevères. Elle fut heureuse de se trouver en face de ces fleurs qui aiment la vie d'une flamme pareille à la sienne. Elle marcha lentement vers un arbre et y grimpa, mais sentit un doux désespoir éveillé dans son âme par ce matin d'automne.

Elle sentit un désespoir dans son cœur, mais la blancheur de son âme était joyeuse ; sa joie de vivre ce jour-là était pareille aux rayons du soleil qui jettent parmi les feuilles mortes tout l'or de la douceur. Elle sauta, voulut jouer, mais elle manquait de gaieté.

Elle alla vers Nabih et lui dit :

— Ne trouves-tu pas les jours d'automne grandioisement tristes.

— Non, dit Nabih, je n'aime pas l'automne qui signifie la mort pour moi, j'aime le printemps avec ses bourgeons de parfums, j'aime la verdure de cette saison et la clarté de sa vie, la jeunesse de son âme et la frivolité de ses baisers.

— Moi, dit Zoère, j'aime l'automne, l'or des feuilles mortes, la dentelle des arbres nus contre la brume, il me semble que la brume bleue des soirs éveille en moi une vie ardente et nostalgique, une beauté plus profonde que celle qui enveloppe superficiellement le printemps. J'aime la vie que reflète la mort, j'aime cette prière que font les arbres dans les nuits froides, quand gémit longuement le vent. J'aime l'automne, car il enveloppe mon âme d'un parfum plus profond que celui des roses du printemps.

— Tu m'étonnes, Zoère, toi qui aime tant la vie, la frivolité, la douceur de l'extérieur, comment aimes-tu l'automne ?

— Je ne pourrais pas te dire, Nabih, pourquoi je l'aime, mais je sens qu'il fait naître en moi une musique tristement belle ; j'aime les sanglots des roses fanées, j'aime le parfum évaporé. La verdure des prairies ne manque pas de gaieté au printemps, mais j'aime la rosée qui gèle, suspendue dans les nuits d'automne.

IX

Quand Zoère se réveilla le lendemain, elle se sentit toute triste. Comme si la promenade de la veille l'avait imprégnée de pleurs, elle avait des larmes aux yeux et l'odeur des feuilles mortes dans l'âme.

Elle aurait voulu chanter des sanglots d'une douceur infinie, elle aurait voulu respirer l'odeur du bois que la vieillesse couvre de mousse. Il lui semblait que l'aube des jours d'automne portait une blancheur sereine. Elle aurait voulu s'imprégner de cette chaleur qui brûle les écorces des arbres. Quelles fleurs merveilleuses elle avait cueillies hier dans ce bois que l'automne avait jonché d'or !

Pour elle, le parfum de ces fleurs était plus brûlant que la verdure du printemps ; elle aimait cette agitation que les arbres nus éveillent dans le cœur ; il lui semblait qu'en automne les arbres s'illuminaient de rêves plus divins que le frémissement des feuilles qu'un vent passionné agite.

Elle n'aimait point cette satisfaction que donne le printemps, mais l'inquiétude désespérée qui farde l'automne de brume.

Comme d'habitude, Zoère fut amenée dans la salle à manger ; elle n'avait point le désir de sauter sur la table pour jouir du poisson qu'on venait de servir ; son âme était loin, très loin, dans un pays de roseaux ; elle bondit dehors pour chanter avec la brume.

Quand elle sortit, le jour lui apparut sous un crêpe de pleurs, le ciel était nuageux, et dans le coin le plus sombre, une clarté vêtue de primevères, riait. Derrière elle, le ciel disparaissait dans une couleur de lys. Le jour était triste, mais son âme contenait toute la douceur évoquée par le parfum des feuilles mortes. Il lui semblait que cette tristesse était une sincérité saignante. Elle rentra dans le bois et une joie pleura dans son cœur quand les feuilles mortes se révoltèrent sous ses pas. Elle s'arrêta tout à coup ; une voix pleurante perçait le silence du bois, elle marcha vers cette voix, elle vit une petite chatte qui souffrait de faim et de froid. C'était une petite chatte, une douce petite chattine, blanche et maigre ; ses yeux étaient rouges de souffrance et son visage gardait une pureté innocente ; elle pleurait et disait aux feuilles tombées :

— O feuilles, que le vent de la vie fait frémir, donnez-moi à manger.

Mais les feuilles étaient mortes, et le bois gardait un silence sinistre. Zoère s'approcha d'elle et lui dit :

— Aimes-tu le bois que l'automne a rempli de pleurs ? Pourquoi pleures-tu ?

La chatte blanche lui dit simplement qu'elle avait faim.

— Et pourquoi as-tu faim ? dit Zoère.

— J'ai faim parce que personne ne me donne à manger. Et quand je demande en pleurant de quoi vivre, ils me chassent et n'ont jamais le courage de me tuer.

— Tu n'as qu'à te servir toi-même, répondit Zoère. Pourquoi demander la charité aux autres ? Pourquoi mendier, pourquoi pleurer quand on peut rire et être joyeux ? Tu sais grimper, tu as tous les charmes félins pour aimer le poisson, alors tu n'as qu'à partager la table du maître. Si nous avons le droit de vivre, nous avons le droit de manger ; si on nous chasse et on nous prive de notre droit de vivre, nous n'avons qu'à nous servir à notre guise.

— J'aime bien tes théories, madame, dit la petite chattine, mais je suis chétive, et la loi que font les maîtres est difficile à briser.

— Qu'est-ce que tu veux dire par loi ? Excuse-moi, petite, de te demander le sens de ce mot. Tu as l'air étrangère, et sans doute l'on parle chez toi un langage différent du mien.

— Là... je ne sais pas...

— Ah ! je comprends, dit Zoère, ce mot de votre patois. J'appelle cela tyrannie.

— Qu'est-ce que tu veux dire par tyrannie, s'il te plaît, madame ? — demanda la petite chattine.

— Tyrannie, dit Zoère, c'est la force imposée par quelques brutes, collectivement groupées, pour rendre leurs semblables médiocres comme eux. Leur groupement est caractérisé par

une odeur de fauve, mais chacun d'eux est imbibé d'haleine d'égout.

— Ah ! que j'ai faim, soupira la petite chattine blanche.

— Comment t'appelles-tu ? dit Zoère.

— Je m'appelle Mitchoune ; peux-tu me donner à manger, s'il te plaît, madame ?

— Je ne peux pas te donner à manger, dit Zoère ; viens te servir toi-même, viens avec moi, il y a un grand trou dans le garde-manger et nous mangerons des côtelettes qui furent apportées ce matin par un reptile en forme d'homme, que la cuisinière appelle garçon boucher.

Zoère prit le bras de Mitchoune et l'amena dans le garde-manger.

X

Elles rentrèrent toutes deux dans le garde-manger et aperçurent la cuisinière qui dormait à croupetons près du feu. C'était une vieille paysanne maligne par nature. Elle gardait dans ses yeux l'amour d'exploiter les gens heureux, à petit feu, et de mépriser les pauvres. Elle aimait les bêtes, mais les bêtes d'utilité. Elle disait que les cochons d'Inde ne valaient rien, car ils mangeaient trop et leur chair était immangeable. Malgré tous ces défauts, elle pleura des sanglots bien amers quand sa chèvre Fiffille avorta. Zoère aima cette cuisinière d'une tendresse étrange, non parce que cela lui donnait à manger, mais parce que tout le monde dans le pays médisait d'elle et il lui semblait que les gens qui éveillent la haine des médiocres sont souvent ceux qu'on doit respecter.

Après avoir mangé des côtelettes, Mitchoune et Zoère, bras dessus, bras dessous, allèrent toutes deux boire à la fon-

taine, puis rentrèrent dans le bois. C'était un soir bleu, un soleil embaumait les branches nues de rêves et donnait aux feuilles mortes un tombeau d'or. Zoère dit :

— Eh bien, Mitchoune es-tu gaie maintenant ?

— Oui, madame, je suis heureuse, je te remercie de m'avoir illuminé de flammes.

— Je n'ai rien fait pour que tu puisses me remercier, dit Zoère ; je bénis le hasard d'avoir placé des côtelettes si saignantes dans le garde-manger. Tu as l'air triste, Mitchoune, pourquoi ?

— Tu permets, madame, dit Mitchoune, que je te dise mon cœur ; je me sens criminelle vis-à-vis des maîtres de cette maison pour avoir volé ces côtelettes.

— On n'est jamais criminelle quand on mange, dit Zoère. On ne fait rien d'inharmonieux quand on vit.

Mitchoune sourit, contente, et dit à Zoère que sa mère lui avait enseigné qu'il faut vivre pour les autres avant de vivre pour soi, car l'égoïsme met des discordances dans le monde.

Zoère lui répondit que si sa mère lui avait dit cela, sa mère ignorait la beauté et la blancheur des anges. Zoère lui raisonna que si le groupement des choses était vital, les astres n'auraient pas besoin de briller individuellement ; que la beauté du soleil était l'or que l'âme de cet astre pleurerait ; enfin, qu'elle était puissamment heureuse de pouvoir se détacher de la terre.

Zoère avait à peine fini de parler qu'un gros rat, à l'odeur néfaste et à la figure affreuse, sortit d'un trou de la terre et courut à travers les feuilles. Zoère sauta sur lui et d'un seul coup le tua. Mitchoune approcha toute effrayée et dit :

— Pourquoi as-tu tué ce rat, madame ? Tu viens de manger et tu n'as pas faim !

— Je l'ai tué parce qu'il déflore l'innocence de ce soir, parce qu'il apporte dans mon cœur l'haleine de la laideur.

— Mais madame, tu es cruelle, c'est un être qui jouissait comme toi de sa vie intime.

— Infâme soit ce que tu dis, Mitchonne ; ce n'est point un être comme moi ; c'est le rien de la vie qui remplit l'air de discordances. J'aime plonger mes mains dans la poitrine encore saignante de mes ennemis.

— Tu m'effrayes, madame, tu m'effrayes ; tes yeux gardent une beauté pareille à la clarté des cieux ; ton nez est rose et tes moustaches portent la fierté de notre race.

— Mes moustaches, dit Zoère, sont belles, mais elles n'ont point la vulgarité d'une race. Je suis la fille de l'étoile qui blanchit l'aube de douceur, je suis la fille du soleil dont je garde en mon âme la richesse et l'or.

— Tu m'effrayes, madame, répéta Mitchonne, tu m'effrayes. Sans doute dans ce pays du soleil on est barbare comme toi. Excuse ma franchise, madame.

— Non, parle, parle, petite, conseilla Zoère.

— Pardonne-moi, madame, dit Mitchonne, si je t'ai offensée.

— Non, termina Zoère, le soleil seul peut m'offenser, quand il voile son visage d'un crêpe de pleurs. Et, plus bas, les feuilles mortes aussi peuvent m'offenser quand elles pourrissent en boue affreuse. Toi, tu ne peux rien...

Elles gardèrent le silence. Zoère marcha devant, les yeux fixés sur le soleil : son âme était parmi les étoiles du soir.

XI

Le lendemain, Zoère s'éveilla et sentit dans son âme une monotonie triste, pareille à celle qui enveloppe les ouvriers dont l'existence est d'une banalité affreuse.

— Quoi, dit-elle à haute voix, où est mon âme candide, où est ce jardin embaumé de rose, où est ma vie ?

Le soleil rayonnait et une brume enveloppait l'automne. La fenêtre était entr'ouverte. Zoère sauta. Cette chute l'anima d'une vigueur physique, elle sentit sa chair palpiter et le désir de courir sur l'herbe, que ce matin avait fardée de blancheur. Elle grimpa sur le mur et marcha vers un but ignoré. Elle aperçut de loin un être mystérieux. Il était blanc, rayonnait de beauté, et ses yeux brûlaient de fierté. Il avait quelques gouttes de sang sur sa poitrine, et malgré la souffrance physique qui le faisait frémir, il regardait le soleil. Elle marcha vers lui et le contempla pendant longtemps.

Après un silence, cet être mystérieux qui parfumait son entourage, comme le bleu du soir fait pleurer les prairies, lui chanta :

Tes yeux sont deux diamants incrustés dans l'or,
Ton âme est un jardin fleuri,
Tes yeux sont deux pétales de la vie...

Zoère reprit alors d'une voix musicale :

Tu es l'aube d'une journée de soleil ;
Tes yeux gardent une clarté bénie ;
Ton haleine est parfumée de la bruyère des montagnes.
Et tes larmes sont fraîches comme la rosée...

Puis elle interrogea :

— Où vas-tu ?

— Je vais au pays des neiges, je vais au pays de la clarté.

— Et pourquoi vas-tu dans ce pays de neige ?

L'être mystérieux reprit dans un rêve :

Pour cueillir les pétales de ma beauté,
Sur une terre embaumée de pureté,
Je vais au pays du soleil...

Et puis, tout à coup, il disparut...

Zoère resta longtemps sur le mur ; elle voyait encore cet être qui symbolisait son âme, bien qu'il ne fût plus là. Son image était fixée sur son cœur par ces flammes d'un amour étrange qui reste brûlant toute la vie...

*

* *

Le soir du jour où Zoère vit son âme, contempla la divinité de sa vie et le complément de son harmonie, elle se sentit toute triste, comme si elle était tombée dans un puits de clarté. Elle rayonnait de beauté, mais il lui manquait cet être mystérieux pour compléter les gammes de sa vie et pour l'emporter dans un monde de parfaite harmonie. Elle entendait sa voix dans les gémissements des arbres, elle voyait son visage dans les aubes de clarté, elle respirait sa blancheur dans les fleurs et son âme rayonnait en elle.

L'hiver était venu. Il neigeait et les feuilles disparaissaient sous cette poudre blanche qui tombait des cieux. Zoère était assise près du feu et regardait une bûche brûler lentement et, petit à petit, disparaître en cendres. Elle pensait que cette bûche avait trouvé l'être mystérieux convenant à son harmonie, car elle brûlait, craquait, frémissait et faisait jaillir des flammes comme si elle était en extase dans les bras du feu.

Nabih et Mitchoune étaient assis près d'elle. Tous deux regardaient le feu et jouissaient de la chaleur qui les entourait.

— Tu ne sais pas, Zoère, dit Mitchoune, combien on aime le feu quand on a souffert du froid.

— Je n'ai pas besoin de souffrir pour aimer le feu, rectifia Zoère.

— Ah ! fit Mitchoune toute étonnée.

— Oui, accentua Zoère, je n'ai pas besoin de souffrir pour être révoltée ; je suis révoltée par nature, j'aime les bonnes choses par nature. La boue n'existe que superficiellement, mais la beauté rayonne de vérité !

— Non, Zoère, dit Nabih. La boue existe.

— Elle existe pour toi, parce que tu es honté par elle. Je n'ai pas besoin d'être en présence avec la laideur pour admirer la beauté !

— Mais le monde est composé de laideurs et c'est nous qui faisons germer la beauté ! opposa Nabih.

— N'importe, dit Zoère, je sais que le soleil est rempli d'or et je sais que mon âme est de la blancheur des fleurs d'acacia.

— Mais cette fleur, répondit Nabih, est un élément matériel qui sert à l'arbre pour faire ses grains.

— Pour toi, Nabih ; mais pour moi c'est autre chose...

XII

— L'harmonie n'est qu'un rêve, affirma Nabih.

— Pour moi, dit Zoère, l'harmonie est une vie.

— Comment cela ? reprit Nabih. Notre vie se compose d'éléments matériels et spirituels, mais non pas d'harmonie. Peut-être y a-t-il de l'harmonie dans l'esprit, et encore n'est ce que grâce à l'éducation.

— Que m'importe l'éducation. Je sens l'harmonie vibrer dans tout mon être, quand je vis, quand je parle, quand je marche et quand je fais tout autre chose qui est dans le domaine de ma vie. Appelle cela douceur de vivre, ou comme il te plaira, mais moi je l'appelle harmonie.

— Je ne te comprends pas Zoère, dit Nabih, tu attaches trop d'importance à ce mot harmonie et aux autres mots de même sens ; moi, quand je pense à la vie, continua Nabih, je vois le monde des choses.

— Moi, dit Zoère, quand je pense à la vie, je sens dans mon âme une parfaite harmonie. Je vois des prairies ruisse-lantes de rosée et embaumant l'horizon de beauté.

— Tu négliges trop l'observation, dit Nabih.

— Peut-être, dit Zoère, mais j'ai la plus belle rose de la vie.

— Tâche de préciser tes expressions, Zoère, cela te fera beaucoup de tort, personne ne te comprendra.

— Je ne vis pas pour être comprise par la foule, lui dit Zoère ; si mes expressions te paraissent graves, c'est parce que tu es toujours en train de disséquer les éléments vitaux. Tu ne sens donc pas que la vie se voile de brume aux yeux des médiocres, tandis qu'elle respandit de clarté pour les âmes qui savent atteindre ses hauteurs ?

— Pourquoi, reprit Nabih, fais-tu de ton âme un monde personnel, et pourquoi fermes-tu ton cœur ?

— As-tu jamais regardé la marguerite ? demanda Zoère.

— Oui, répondit Nabih tout étonné.

— Dis-moi ce que tu penses de cette fleur.

— Je pense, répondit Nabih, que c'est une fleur aux pétales blancs plus développés que les fleurs aux pétales jaunes.

— C'est tout ce que tu penses d'elle, demanda, Zoère ?

— Oui c'est tout, dit Nabih.

— Elle ne personnifie rien pour toi ? demanda Zoère.

— Non, dit Nabih, que veux-tu qu'une fleur personnifie ?

— Eh bien, Nabih, tu ne comprendras jamais ce qu'il y a dans mon âme. Je ne blâme point ton caractère ; mais tu ne veras dans la rose qu'une fleur aux pétales vermeils.

— Oui, certainement, dit Nabih, la rose n'est qu'une fleur aux pétales vermeils et sa couleur console mes yeux. Je t'ai souvent offert des roses en témoignage de mon amour.

— Si je les ai acceptées, dit Zoère, de tes mains fiévreuses, c'est parce que j'ai cru que ton amour était symbolisé dans cette fleur.

— Je t'aime, Zoère, et j'aime te serrer dans mes bras.

— Et c'est tout ?

— Que pourrai-je donc trouver de plus beau pour honorer ton corps frémissant de jeunesse ?

— Il me semble, dit Zoère, que si j'aimais ce ne serait pas seulement le corps de mon bien-aimé qui me remplirait de fièvre d'amour, mais que l'extase de son âme ferait germer dans ma vie toute la splendeur de la beauté.

— Alors, dit Nabih, tu méprises le monde physique ?

— Non, répondit Zoère, mais je veux que le monde physique soit un symbole de la sérénité des âmes. Les arbres ne signifient pas seulement pour moi le bois qui porte des pétales agréables aux narines et qui sert à nous chauffer pendant l'hiver. Non, les branches verdoyantes sont le symbole que la terre inerte verse dans le sein des cieux.

— Mais n'admires-tu pas, dit Nabih, ce bois matériellement conçu ?

— J'aime tous les symboles, dit Zoère, car ils approchent la divinité où mon âme se ravit de vivre.

— Moi, dit Nabih, j'aime les arbres, parce qu'ils sont solides et beaux et je ne te cacherai pas, Zoère, que j'aime grimper sur eux.

— Mais quand tu y grimpes, demanda Zoère, qu'est-ce que tu sens ?

— Je sens que mon cœur palpite à sa guise et que je respire à pleine poitrine.

— Cette joie physique, demanda Zoère, existe-t-elle seule dans le monde physiologique ?

— Oui, dit Nabih, qu'y a-t-il de plus beau que le monde physique ?

— Mais ne sens-tu pas que cette joie physique t'inspire une gaîté d'âme ?

— Non, dit Nabih, je me contente avec le monde physique ; mais dis-moi, Zoère, ce que tu sens quand tu grimpes sur les arbres ?

— Sans doute, dit Zoère, je sens une joie physique comme toi, mais cela fait naître une extase où mon âme se ravit de créer les plus belles fleurs pour les offrir à son harmonie.

— Tu aimes ce mot harmonie, dit Nabih, et ton vocabulaire est bien limité.

— Je ne t'expliquerai pas en détail les états de mon âme, dit Zoère. Je ne le pourrais pas ; mais j'essaie d'éveiller en toi un sentiment plus ou moins pareil au mien. Il me semble que l'âme est une fleur et que c'est seulement par les différentes lumières d'une journée claire qu'on peut la colorer.

— Je ne sais pas ce que tu as, Zoère ; depuis quelque temps tu es si changée qu'il me semble que tu n'es plus dans notre monde.

— C'est très heureux pour moi, dit Zoère, que je ne sois pas dans ton monde, ton monde pourri de fêtes matérielles.

XIII

De plus en plus Zoère se sentait emportée vers un monde inconnu. Elle était transportée dans un jardin où les âmes fleurissent comme les roses et où la beauté est profonde dans sa clarté ; sa vie physique était animée d'une vigueur sincère ; elle considérait que son corps avait une beauté aussi intense que celle de son âme.

— Pourquoi mépriser le corps, dit elle, pourquoi séparer le corps de l'âme ? Mon âme est nostalgiquement pure, mon corps est beau comme les arbres d'une forêt vierge.

Si elle trouvait beau son corps, c'est parce que son âme vivait dans son corps et que tous deux formaient une douce fleur que le vent du destin emporte vers l'horizon. Son âme ne serait qu'un souffle de rose dans son corps, et son corps serait une

feuille tombée que les brouillards d'automne font pourrir. Tous deux brûlaient comme une bûche de santal parfumant non seulement son entourage, mais les flammes qui la brûlaient intensément.

Le monde des choses n'existait que superficiellement pour elle. Elle donnait à chaque objet, soit dans son entourage direct, soit dans le monde extérieur, une âme, une fleur pour les symboliser et ainsi permettre le contact direct entre son âme et l'âme de ces choses qui paraissent inertes.

Elle aimait contempler les hauts arbres, car elle sentait profondément les âmes qui vivaient sous leurs écorces. Il y en avait qui étaient gaies ; il y en avait d'autres qui pleuraient de tristesse ; il y en avait qui portaient des fleurs au printemps et d'autres incapables de porter des fleurs délicieuses.

Souvent elle regardait une statue de terre cuite, représentant un homme debout vêtu d'une façon originale et ancienne, et portant sur son dos un lièvre. Très souvent il lui semblait que cet homme était vivant et qu'il portait dans ses yeux toute l'histoire d'une vie. Même elle sentit le regard de cette statue se déverser en elle. Elle était très heureuse de pouvoir détacher des pétales de la rose qui formait la pureté de son âme pour en couronner les choses inertes. Elle voulait toujours creuser dans son âme plus profondément ; elle voulait toujours marcher vers le soleil ; elle voulait que la médiocrité ne partageât même pas l'air qu'elle respirait ; elle voulait que tout ce qu'elle faisait se parfumât de l'art, cette bûche de santal qui enivrait de parfums les flammes de sa vie.

Au milieu de ce rêve qui est une des plus belles roses de la vie, Mitchoune l'interrompit en lui demandant ce qu'il y avait en elle qui rendait ses yeux vagues et clairs.

— Je vis, dit Zoère

— On ne vit pas seul, dit Mitchoune.

— Eh bien, Mitchoune, sais-tu que le lion tue sa proie lui-même, mais que les loups se groupent pour déchirer leur proie ensemble ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? dit Mitchoune.

— Je veux dire que le lion peut vivre et tuer sa proie sans l'aide de personne, mais que si un loup se trouve détaché de sa meute il meurt de faim.

— Moi, dit Mitchoune, j'aime les loups, parce qu'avec leur force individuellement petite ils sont arrivés à vaincre ceux qui sont plus forts qu'eux.

— Mais tu oublies, Mitchoune, dit Zoère, que leur force est fondée sur leur groupement et qu'individuellement ils sont d'une faiblesse méprisable.

— Mais c'est beau, dit Mitchoune, de se grouper pour combattre le fort.

— Mais tu oublies encore, dit Zoère, qu'un groupement quelconque peut jouir de son existence mais ne vit jamais.

— Qu'est-ce que tu veux dire par existence et par vie ? — demanda Mitchoune. — Moi je n'y vois aucune différence.

— Vivre, dit Zoère, c'est rentrer dans le feu de son âme pour brûler jusqu'aux dernières cendres.

— Et exister, dit Mitchoune, qu'est-ce alors ?

— Exister, dit Zoère, c'est partager la charogne pourrie des nécessités quotidiennes.

— Tu es drôle, Zoère, dit Mitchoune, et même insolente ; tu ne respectes personne et tu crois avoir acquis le secret de l'univers.

— Ce que je ne respecte pas, dit Zoère, je le méprise. Je n'ai pas acquis le sens de l'univers, comme tu dis, mais je sens que mon âme fleurit parmi les étoiles blanches et que ton esprit partage le sort de ton corps qui pourrit.

XIV

C'était un soir d'une couleur pâle ; l'hiver fleurissait parmi les bois nus de feuillages. Zoère était assise dans le petit fourré et regardait le vent bercer le destin des branches. Son âme était paisible. Une brume de dentelle de parfums enveloppait sa vie. Ses yeux étaient éclairés par la lumière des roses. Elle respirait l'encens de la beauté de ce ciel d'automne. Elle sentait dans son cœur le souffle des baisers et puis le chant harmonieux des rêves et tout ce que les fleurs cachent sous leur haleine bleue. Elle entendit une voix chanter, une voix pareille aux musiques des songes et qui disait :

Ton âme fleurit sur tes lèvres jumelles.

Ton âme est une fleur blanche comme les neiges des montagnes ;

Ton âme est un parfum caché sous un tabernacle de fleurs.

Ton âme est un lys d'une beauté pareille à ton corps, frais comme les marguerites sauvages.

Ton âme est la brume de musc qui couronne ta vie.

Oh ! donne-moi cette rose que portent tes lèvres jumelles,

Oh ! donne-moi cette rose que portent tes lèvres jumelles !

Elle écoutait ce chant serein, ce chant d'extase ; elle avait des larmes aux yeux ; elle pleurait. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Elle marcha vers cette voix ; les feuilles qui paraissaient mortes semblaient gémir sous ses pas ; elle vit sur une branche que l'automne avait imprégné de nudité un petit être juché comme ces oiseaux de mauvaise fortune qui percent les nuits noires de leurs cris sinistres.

C'était un petit être chétif, faible ; mais il avait dans ses yeux la fierté des anges tombés des cieux. Tantôt il chantait,

tantôt il pleurait et souvent il gardait le silence des morts qui chantent dans les fleurs fanées. Ses yeux rayonnaient d'étonnement, comme le regard que Lazare jeta sur le Christ, en déchirant son linceul.

— Pourquoi pleures-tu, pourquoi chantes-tu ? demanda Zoère.

— Je veux vivre, dit-il, je veux vivre ; ma vie est courte, je veux vivre, je chante à la vie.

— Vis, dit Zoère, oh ! Vis, ton âme est belle, vis.

— Je veux vivre, répondit-il, mais je suis un mort révolté contre la tombe. Oui, je suis un mort, le dieu du silence sentant ma révolte m'a donné un court séjour sur la terre. Je suis l'être de l'au-delà qui veut se consumer dans les jardins de la terre. Mais ma vie est courte, ma vie est courte !

— Oh ! vis, ton âme est belle, dit Zoère, oh ! vis.

Il tomba évanoui sur la terre. Zoère le réchauffa le mieux qu'elle put. Après quelques secondes il dit :

— Oh, que je me sens faible.

— Tu n'a pas mangé peut-être ? dit Zoère.

— Qu'est-ce que c'est que de manger ? lui demanda-t-il. J'ai cru qu'on vivait sur la terre et tu me dis qu'on mange.

— On vit et on mange, répondit Zoère.

— Je veux vivre, dit-il, mais j'ignore ce que c'est que de manger.

Zoère l'amena à la maison, le soigna du mieux qu'elle put, mais de jour en jour elle le voyait, malgré ses soins, s'effacer comme un fantôme qui s'évanouit, spectre d'agonie où seuls

les yeux s'agrandissaient comme s'ils voulaient contempler toute la beauté de la terre avant de la quitter.

*
* *

Par une aube sinistre, Zoère fut réveillée par des cris imprégnés de tristesse, de désespoir et de désir. Elle entendit la voix de Satan as crier :

— Je veux vivre, je veux vivre... Je souffre, mais j'ignore le sens de cette souffrance physique.

Il gisait par terre ; tantôt vaincu sous les regards cyniques, affreux et impitoyables de Pluton, tantôt ses yeux s'illuminaient des flammes des dernières cendres de sa vie pour regarder le soleil effacer cette aube sinistre. Après une souffrance pénible de quelques heures, il ne respirait plus.

Zoère le regarda, voulut croire qu'il vivait encore, mais la froideur et la rigidité de son corps avait détruit toutes illusions. Elle regarda ce cadavre, car il était maintenant un cadavre ! Elle sanglota, se révolta, marcha vers lui, croyant peut-être qu'il vivait ; mais il était mort.

Son âme s'était évaporée comme le bleu du soir qui se change en nuit. Il était mort. Et l'abîme qui séparait l'âme de Satan as de la sienne était ce cadavre indéfinissable.

XV

Zoère était toujours d'opinion que dans la vie de l'individu, bien entendu l'individu personnellement harmonieux, il y avait un jardin aux fleurs incomparables, que la cueillaison de ces fleurs était le but et l'art de la vie, et qu'une fois que ce bouquet aux pétales merveilleux était planté dans le sein de l'harmonie, l'individu laissait un sillon de clarté après sa dispa-

rition. Elle sentit toujours que sa vie était couronnée d'un halo de parfum ardent, que ceux qui ne possédaient pas une telle couronne étaient des serviteurs matériels qui n'avaient que leur chair pour toute fortune.

— Pourquoi détestes-tu ces êtres médiocrement conçus ? lui demanda Nabih.

— Je déteste, dit-elle, tout ce qui se prostitue pour les nécessités quotidiennes ; je déteste les faiseurs de loi qui détruisent les exceptions et donnent un avantage de médiocrité au banal.

— Mais il faut vivre, dit Nabih.

— Oui, dit Zoère, je prends le nécessaire matériel, pour vivre, mais je ne vis pas pour m'enrichir du monde matériel. Je vis mon âme, et quand les flammes de la beauté l'auront évaporé vers le ciel, je saurai me venger des nécessités quotidiennes et mesquines.

— Et à quoi cette création personnelle te sert-elle ?

— Je ne connais pas le sens de ce mot dans le domaine de ma vie ; je sais que le charbon sert à nous chauffer, mais moi je vis. Je ne désire point être utile à mes semblables. La philanthropie est une œuvre mesquine. Ceux qui m'intéressent sont ceux qui portent les belles roses de leur âme. Je méprise les moutons et ils méritent bien qu'on les amène à l'abattoir.

— Mais tout de même, tu manges leur chair, Zoère ?

— Mais quand je mange leur chair, Nabih, je me crée une idée. De ma gourmandise même je fais de l'art. En effet, continua-t-elle, je veux que ma vie ne soit que de l'art. Je veux que ma vie soit imprégnée de beauté.

— Alors tu appelles beauté ta floraison égoïste ?

— Oui, ma floraison. Je désire enrichir ma vie de tout ce qui est caché sous les vagues de la mer et que tu ignores personnellement.

— Tu aimes, Zoère, te séparer des membres de ce monde pour qu'on t'admire.

— Non, je ne me sépare pas d'eux. Ils sont faits de pierres, et moi je suis fait de lumière, et, comme je ne suis pas une admiratrice de la solidité des pierres, je n'aime pas une existence réglée et matérielle. J'aime le soleil, non par ses chaleurs paternelles, mais parce que je sens que mon âme rayonne d'une beauté pareille à ces flammes d'or.

— Mais tu es égoïste tout de même, dit Nabih. Je t'ai souvent répété que l'égoïsme détruit l'harmonie de la société, car je trouve la lumière reflétée par l'ensemble des fleurs, faibles dans leurs clartés personnelles, plus belle que la clarté d'une seule fleur.

— Je bénis la nature, dit Zoère, d'avoir mis chaque fleur sur une tige avec son existence propre. Le printemps n'est pas l'harmonie de l'ensemble des fleurs, mais c'est une âme entière existant individuellement, et je te dirai, Nabih, que si l'individu est plus fort que n'importe quelle société, c'est parce qu'il est entier, et que la société n'est qu'un habit d'arlequin sans goût.

— Nous sommes si faibles, si petits, dit Nabih, et nous avons besoin de nous grouper pour devenir forts.

— Moi, dit Zoère, je ne suis pas faible ; je suis douée d'une force harmonieuse et je me tiens debout.

— Tu te sens forte, Zoère, parce que ta vie jusqu'ici a été facile, et si tu continues ainsi ton exaltation ne deviendra que médiocre et tu ne feras rien de beau dans ta vie.

— Qu'est-ce que tu appelles faire quelque chose de beau ? L'exaltation n'est elle pas une des plus belles fleurs de l'âme ?

— Non, dit Nabih, l'exaltation n'est qu'un moyen pour l'action, et c'est l'action qui mérite d'être couronnée de beauté d'après tes idées, Zoère. Personnellement, j'aime le rêve et non pas l'action.

— Pour moi, Nabih, dit Zoère, l'action c'est de l'exaltation et toutes deux forment une fleur essentielle pour la vitalité.

— Tu es une petite chattine idiote, tu n'as pas reçu l'éducation qui enrichit ma vie. Je suis plus âgé que toi, Zoère, pour te donner le sens de la vie.

— Si ton éducation, Nabih, est toute la richesse de ta vie, tu es bien pauvre, et je m'accorderai la grâce de te mépriser.

XVI

— J'étais sincère quand j'étais jeune, lui dit un jour le gros chat des voisins. Maintenant je suis merveilleusement hypocrite et cynique, et ainsi je suis arrivé à faire ma gloire et à m'attirer des admirateurs peut-être plus hypocrites que moi.

Tu me parles de la vie de ton âme et de la noblesse de ton cœur. Tout cela n'est que de la jeunesse. Je me glorifiais jadis de les avoir. Je suis un vieux chat au gros ventre. Il y a longtemps que j'ai digéré ma noblesse et les ennemis les rats ont arraché la plupart de mes dents. Maintenant pour faciliter ma vie, ils me donnent de la semoule cuite avec du sucre cristallisé.

— J'ai cru, dit Zoère, que quand on vieillissait on approchait de plus en plus de la divinité qui germe dans la jeunesse. Il me semblait avant de te parler que ton âme était profonde comme la connaissance du grec et du latin. Maintenant, je te

méprise avec toute ma force. Tu as su arriver hypocritement, et si j'avais à vivre comme toi jusqu'à ton âge de parfaite décrépitude, je me planterais un couteau dans le cœur avant d'arriver à cette vieillesse ridicule.

— Ça passera, dit le gros chat, ça passera. Tu es jeune et ça passera. Et tu ne sais pas, petite chatte, que lorsque l'on commence de faire sa gloire, on a soif d'arriver. Et quand on est arrivé, on désire et même on mérite d'être dorloté comme les petits enfants. Tu verras, tu verras, tu es jeune. J'aimais l'action comme toi quand j'étais ardent de jeunesse. Maintenant je suis vieux et je trouve tout mon courage dans la lâcheté. Oh, que je désirerais être à ton âge pour revivre.

— Oui, dit Zoère, je comprends que tu n'as pas vécu, je comprends que tu es venu parmi une foule assoupie de bassesse crier tes chansons fades et puis te laisser enterrer et oublier. Pauvre être.

— Il faut, dit-il, respecter la vieillesse, petite jeune chatte ; tu ne comprends pas que j'ai vécu et que ma vie d'apôtre mérite la gratitude de tout vivant.

— Non, dit Zoère, elle mérite tout le mépris qu'un cœur emprisonné de souffrance peut jeter sur une foule triviale ; tu mérites ce mépris ; maintenant va mourir, car la terre a soif de ton corps.

Zoère entra toute triste dans la maison. L'orgueil brûlait dans son cœur, mais elle était dégoûtée comme si elle avait senti l'odeur d'une charogne. Elle parcourut les pièces de la maison, elle les trouvait petites et ressemblant à une prison. Ses narines, qui avaient jadis respiré tous les puissants parfums de la nature, ses yeux, qui gardaient dans leurs flammes la fierté des diamants, tout son être jeune et frêle, embaumé d'ardeur et de beauté, tout cela venait d'être en contact avec un être qui

pourrissait vivant. Elle blâma la terre d'avoir engendré des ordures pareilles, elle concevait la beauté mais ignorait l'existence de la laideur, elle ne voulait pas croire à la laideur, elle ne voulait que des roses.

XVII

Zoère était assise dans la boîte garnie de paille ; elle se sentait seule comme si elle était détachée du monde entier ; elle rêvait de sa destinée, elle se posait bien des questions auxquelles la raison ne peut pas donner de réponse, de ces questions fragiles que le vent du destin emporte. Elle se demanda si elle était heureuse, elle se demanda si dans sa vie orgueilleuse, remplie de mépris pour ceux qui brûlent sans flamme et dont les odeurs empoisonnent l'air, il n'y avait pas le souci d'éclater en fleurs, de raser avec la faux du dédain tous ces médiocres qui l'empêchaient de vivre. Car elle voulait que toute la blancheur et la pureté de son âme soient exprimées en vie. Vivre, vivre ; ce mot était sacré pour elle ; oui, vivre ce n'est point remplir le quotidien de bénédictions matérielles, comme les bourgeois, car ceux-là existent à merveille. Oui, vivre, vivre, se bercer de rêves, mais le destin est malin, et souvent s'amuse à les briser ; il lui fallait pour exprimer la détresse qui bourgeonnait dans son cœur les âmes des violons en pleurs.

Oui, vivre, se déchirer contre toute oppression pour que le corps saignant enveloppe l'âme en extase, lutter mais jamais ne se lamenter. L'âme est digne de toute joie, de tout parfum que les roses cachent dans leurs pétales vermeils de pudeur.

Elle ne voulait pas être comme Nabih qui vivait à l'ombre, observait la vie des autres et notait la sagesse quotidienne de l'existence. Non, elle voulait vivre ; elle voulait que le sang qui remplissait ses veines s'embrasât au contact des flammes de la vie et jamais ne vînt à se coaguler et à vieillir.

Vivre, mais comment s'échapper du destin ! Zoère aimait écrire non pour faire l'histoire du monde ou des nations, mais il lui semblait que dans les mots qu'elle plaçait l'un derrière l'autre il y avait une vie exprimée en musique aussi ardente que celle des plus belles fleurs.

Oui, elle voulait vivre, son destin était en elle, elle ignorait ce destin, mais sentait qu'il était saignant et digne de son âme. Le destin, c'est l'âme et elle voulait vivre son âme. Oui, le destin c'est l'âme, le destin est cette fleur qui couronne l'âme ; elle sentait que pour vivre il faut se jeter parmi les fleurs, qu'il faut sans calcul et sans raison cueillir les plus belles roses sur le chemin que l'âme prend pour monter. Mais elle ne voulait pas vivre une vie mesquinement égoïste, elle voulait aussi semer sur son chemin les graines de belles roses qui germaient en elle.

XVIII

L'âme de Zoère ressemblait aux vapeurs bleues qui montent de la surface de la terre par une journée assoupie de feu. Cette vapeur couronne le gazon, donne une teinte bleue aux arbres, voile le ciel d'une dentelle délicate, puis disparaît, montant plus haut dans les cieux. Elle aimait tous ceux qui portent leur âme comme une petite fille porte un bouquet de roses ; elle aimait le chemin qui mène aux montagnes couvertes de neige. Malgré sa préférence pour l'automne, elle aimait l'adoration que le printemps fait frémir et lance vers les cieux ; elle aimait tout ce qui était acharné dans la vie ; elle aimait tout ce qui était saignant de beauté. Les lys sont blancs, mais leur pureté est embaumée du sang de leur âme. Le ciel est bleu, le ciel est bleu, souvent chanta-t-elle. Pourquoi vivre sur la terre ?

Son voisin le gros chat, aux connaissances parfaites du latin et du grec, la croyait étrangement folle. Il lui recommandait de prendre un médicament qu'il prenait pour faire ses discours

grecs. Zoère le croyait ironique quand il lui disait cela, mais elle s'aperçut qu'il était banalement sincère. Maintenant, à chaque fois qu'elle le rencontrait, elle le menaçait de le tuer sans pitié, car par l'existence d'un être pareil, l'air terrestre perdait sa pureté parfaite. Zoère était sûre de sa floraison éclatante, et malgré qu'elle fût méconnue, la beauté de sa vie et de son œuvre détruisait un jour la laideur qu'un être comme le gros chat avait laissé pendant son existence. Mais elle ne voulait pas seulement détruire la laideur, elle voulait vivre la beauté ; elle ne voulait pas être admirée et dorlotée, elle voulait que tout ce qui était autour d'elle respirât la sérénité puissante de son âme, elle voulait écouter ses chansons, mais aussi charmer son entourage et le faire frémir en mélodies, en symphonies pour écouter chanter l'harmonie. Elle voulait que l'extérieur chantât avec elle, pleurât avec ; elle voulait charmer sa vie et être charmée par elle. Souvent, en marchant à travers l'herbe, elle chantait ses mélodies et l'herbe semblait écouter et caresser, au premier souffle de vent son corps serpentueux.

Comment trouver ce milieu d'harmonie ? Il faut le créer et détruire toute laideur qui empêche les bourgeons d'éclater en parfums. Tout moyen sincère employé pour la destruction du laid est beau. Le plus grand hommage qu'elle pouvait donner à la beauté c'était la destruction de la laideur. Sa maxime était d'adorer la beauté, de la faire fleurir en son âme et de détruire le laid.

XIX

Un soir, les arbres gelottaient de froid, le vent sifflait, une pluie glaciale tombait sur la terre. Nabih était assis près du feu et rêvait comme d'habitude en regardant les flammes de sang. Zoère était assise sur la table comme une pelote de coton, son esprit vagabondait et son corps était las de cette vie d'intérieur.

— Tu rêves, Nabih, dit Zoère ; tu aimes rêver près du feu ; le confort moderne te va si bien et j’admire ta civilisation mesquine.

Sans doute le vocabulaire de Zoère était inspiré par une humeur massacrant qui faisait frémir son esprit. Elle continua avec les mêmes accents ironiques :

— Grâce à ta civilisation, l’éducation est à la portée de tout le monde et béni soit la chaleur du feu qui t’inspire des rêves confortables. Un peu de rêves, un peu de soucis, beaucoup de besogne quotidienne et honorable, tout cela dans un squelette qui porte la fierté d’une race aussi vulgaire qu’une foule, voilà ta silhouette.

Nabih ne voulait pas répondre. Son visage était imprégné de cette sagesse forcée que les vieillards médiocres prêchent autour d’eux. Il avait quelque chose de banal, il aimait toujours consulter son dictionnaire de grec, chaque fois qu’il était en désaccord avec Zoère dans une discussion ; il était merveilleusement éduqué ; son esprit était le résultat d’une carrière de professeur qui gagne sa vie en enlaidissant la jeunesse. C’était un classé honorable et mesquin. Il était merveilleusement accoutumé à l’hypocrisie quotidienne. Il prêchait la paix, non parce qu’il l’aimait, mais parce qu’il n’était pas capable de faire autrement. Il était comme ces sages fardés de mensonges, au langage éloquent qui par la force des mots font chanter leur incensérité. Il ne voulait pas vivre ce qu’il sentait au fond de lui ; avait-il quelque chose dans son âme ! Il voulait composer son existence de la beauté d’autrui. Zoère, au contraire, voulait vivre tout ce qu’elle avait en elle. Les jardins de l’intérieur méritent d’être couronnés des plus belles fleurs de la vie.

La vie est personnelle, et chaque individu est incomparable et ce sont les moutons qui portent des numéros avant qu’on les assassine à l’abattoir. Zoère n’aimait pas cette exis-

tence tranquille où Nabih aimait vivre. L'inquiétude était trop profonde en son cœur pour qu'elle pût aimer une existence bourgeoise. Le souci est un bourgeon par lequel l'âme laisse échapper ses premiers parfums. La paix où les personnalités se ravissent de vivre est celle qui suit une bataille. La vie c'est l'éclosion des âmes et l'enterrement des médiocres.

XX

Zoère était une curieuse créature, bien peu comprise. D'ailleurs cela lui était indifférent. Ce qu'elle désirait c'était vivre cette vie qui germait avec puissance dans son âme. Un destin curieux la poussait vers un jardin sublime. Elle voulait brûler, brûler avec une seule flamme, mais elle souffrait de voir les journées éclatantes de sa vie suivies par une langueur monotone par des journées sans flammes, où l'âme garde un silence déchirant.

Qu'importe le destin, elle voulait le suivre sans crainte, aller jusqu'au bout de sa vie pour cueillir je ne sais quelle fleur saignante de pureté. Il lui importait peu qu'elle fût déchirée, mais elle voulait aller jusqu'au bout. Le seul sentiment de peur qu'elle avait c'était la mort de rameaux de sa vie avant qu'ils soient brûlés jusqu'aux dernières cendres. Que sa vie soit un jour, une seconde, mais que tous ces rameaux fussent brûlés jusqu'au bout.

Tout ce qui était autour d'elle lui semblait petit et mesquin. Où trouver ce rêve gigantesque qui bouillonnait en elle depuis sa naissance. Son visage s'illuminait d'une beauté rayonnante quand elle sentait le vent de son destin la pousser vers le sublime. Elle n'était pas de ceux qui pourrissent sous la terre, mais de ces parfums qui s'évaporent malgré les brouillards d'automne. Elle voulait même que ses cendres puissent suivre son âme et ne laissent qu'un sillon de pureté. Son passe-temps favori était de contempler les eaux ruisse-

lantes. Elle trouvait beaux les ruisseaux qui baignent les roseaux et coulent vers l'éternité. Elle chantait souvent par les belles nuits étoilées, le firmament semblait pleurer et les astres envoyaient de longs sanglots de clarté. La lune se berçait contente parmi les nuages qui la voilaient de temps en temps, mais Zoère soupirait de ne pouvoir charmer le dieu de la perfection ; malgré la sonorité de ces chants, il lui manquait souvent des gammes insaisissables. Alors elle pleurait et voyait dans le coin le plus éloigné du ciel des nuages errant vers un autre ciel inconnu.

XXI

— Les plus beaux moments de ma vie, dit Zoère, sont ces secondes infiniment petites où je sanglotais avec mon âme en extase. Que m'importe qu'aujourd'hui soit le fils d'hier, que m'importe que demain naisse de la nuit qui va suivre cette journée. Béni soit le passé où les souvenirs chantent en pleurant. Je brûle en ce moment et mon cœur saigne. J'ai peur du quotidien de demain ; je chante ; personne ne m'écoute, mais mon âme brûle de blancheur ; je veux des fleurs, je veux des roses, je veux tout ce qui garde l'Inexprimable.

Mitchoune était assise près de Zoère et, inaperçue d'elle, l'écoutait. Elle fut étonnée de la succession de ces mots incompréhensibles à son oreille ; elle vint à Zoère et lui dit :

— Veux-tu, chattine Zoère, que je note l'incompréhension de ta vie sonore pour l'exposer au salon des rats, tenu en mémoire de leur roi, assassiné hier.

Zoère répondit avec assez de mépris pour effrayer Mitchoune.

— J'aime trop la destruction de ces êtres-là pour profiter de leur exposition.

— N’importe, dit Mitchoune, j’aime tes théories incompréhensibles et j’aime les protéger. Tes ennemis sont lâches, mais il faut que tu penses à te faire connaître pendant ta vie.

— J’aime trop le sang de mes ennemis, dit Zoère, pour les supplier de couronner ma vie. Hier même j’ai mandé au dieu de la mort qui hante les cimetières, fleuris des arbres qui profitent des cadavres, que je ne veux pas être enterré sous sa protection. Mon corps, même pourri, est trop digne pour souffrir les fleurs que les rats infidèles sèmeraient sur ma tombe.

— Alors, à quoi te servent, dit Mitchoune, tes chansons ? A quoi bon avoir une voix enchanteresse, si ce n’est pas pour charmer le monde ?

— Tout ce que je veux donner, dit Zoère, aux autres, comme tu dis, ce ne sont pas mes chansons. Non, mes chansons sont pour moi et pour quelques-uns, intimes que j’affectionne merveilleusement ; mais la destruction, oui, Mitchoune, j’aime la destruction, car dans ce champ de blé il y a trop de lierre et je me ravis d’arracher le lierre simplement, parce que je sens que cela me plaît. Et le blé poussera seul sans moi quand il n’y aura plus de lierre.

— Ecoute, dit Mitchoune, tu sais parler et écrire lyriquement, ton esprit est frais de nouveauté, tu possèdes par nature ce que les autres essayent de conquérir pendant leur existence. Pourquoi alors, chattine Zoère, n’écris-tu pas tes impressions sonores ?

Zoère interrompit Mitchoune.

— La mélodie enchanteresse de mes romances est un décor fait de roses pour illuminer mon âme aiguë de sincérité. Je veux avant tout vivre, découvrir à merveille les sentiers fleuris de mon âme, semer mes roses dans une terre où j’aurai arraché

avec ma main saignante et rebelle les mauvaises herbes qui exploitent la fécondité du sol.

— Tu ne seras jamais heureuse, chattine Zoère, les rebelles cherchent trop le bonheur pour être satisfaits de leur vie.

— Ma plus grande joie, dit Zoère, c'est de chercher le bonheur comme tu dis. Les chemins fleuris, qui mènent vers l'infini, possèdent je ne sais quelle fleur soupirant d'extase.

— Alors tu ne veux pas arriver pour qu'on te glorifie pendant ta vie ?

— Qui peut me glorifier pendant ma vie ! Je ne demanderai pas cette gloire à la générosité des rats. Il n'y a que les roses qui chantent mon âme.

XXII

Quand Zoère rentra dans la boîte, garnie de paille, elle se sentit triste de vivre, isolée dans ce coin parfumé de moissons fanées. Elle était matériellement heureuse, elle avait de quoi satisfaire son appétit, mais il n'y avait pas autour d'elle assez de rats à étrangler ; elle avait besoin de cet amusement sincère et agréable, car elle affectionnait merveilleusement la beauté ; sa vie était trop inerte ; les nuages errants qu'elle observait tranquillement de la fenêtre ne satisfaisaient pas son esprit amoureux de la conquête ; elle voulait conquérir, conquérir pour détruire ce qui éveillait le dégoût dans son cœur. Je ne sais par quelle divinité curieuse elle était poussée dans sa vie. Elle se ravissait de contempler dans les regards de la beauté des sourires farouches.

Elle voulait se baigner dans le sang des rats jusqu'à la complète extermination de cette race infâme. Elle était belle et sauvage, ses pattes étaient délicates et bénie était la nature qui lui avait donné des griffes aiguës. Elle chantait ses chansons

barbares quand ses griffes perçaient le cœur d'un rat qui saignait sous ses yeux. Quel appétit du sang merveilleusement fécond et pur ! D'après ses théories féroces, la lutte était nécessaire pour faire fleurir la beauté. Son cœur éclatant et grand était encadré dans un corps petit et fragile. Et le sang de ses ennemis tachait ses pattes avec une perfection écarlate.

Elle se rappela de cette chanson que Satanus lui avait chanté un jour avant sa disparition et il lui semblait que ce soir-là l'âme de Satanus était avec elle et lui chantait cette même chanson.

Elle entendit la voix de ce mort qui disait comme jadis :

Ecoute, écoute...
Ma voix est celle des chansons...
Par les belles nuits fleuries
La blancheur de tes baisers frémit
Ecoute, écoute,
Ma voix est celle des chansons
Tes lèvres sont écarlates,
Oh, écoute,
Ma voix est celle des chansons...

La mort est affreusement laide ; il faut se venger en vivant intensément. Les souvenirs de Satanus troublaient son repos. Ils étaient doux et tristes mais gardaient dans leurs larmes l'essence du découragement.

— Je mourrai, dit elle, mais je veux tuer l'inharmonieux avant de disparaître.

Elle était lasse d'exister et voulait vivre.

Tewfik FAHMY.

(A suivre).

La fin au prochain numéro.

Notre correspondance

A Tewfik Fahmy.

Je m'attendais, d'une semaine à l'autre, à voir Candide te donner une « chiquenaude » à propos de ton roman « Zoère et Nabih » ; est-ce dédain ou paresse, je ne sais, en tous cas il n'en dit rien.

Ah, si ton truc avait paru dans une autre feuille que l'*anarchie*, je suis persuadé qu'il ne t'aurait pas raté, mais Candide ne doit pas lire « l'anarchie » ; sans doute qu'il n'en a pas le temps. Mais ce qu'a omis Candide un autre peut le faire, et c'est ce que j'ai pensé.

Je ne te connais pas, mais la lecture de ton roman m'a permis d'apprécier ta haute valeur, non d'écrivain de talent, mais de jongleur de mots. Ton œuvre, que dis-je ?, ton chef-d'œuvre est une véritable acrobatie de phrases où les idées semblent jouer au carambolage.

Que d'efforts cérébraux a-t-il fallu que tu déploies pour juxtaposer des mots à consonance si harmonique qu'on dirait une musique, mais quelle cacophonie d'idées !

Un copain me disait que c'était des étincelles de génie, et qu'à te lire il restait parfois rêveur, la nuit surtout ; il lui semblait te voir une auréole incandescente encercler ton crâne comme des vapeurs bleues couronnant le gazon. Il voyait aussi ton âme saignante comme le destin, chevauchant sur des fleurs et montant vers les nues...

Quand on a le cerveau faible comme moi, ajoutait-il, on ne devrait pas lire ces machins-là, ça vous donne des rêves comme une pipe d'opium.

Mais en somme, qu'as-tu voulu démontrer en écrivant ton roman ? Que les animaux domestiques ont des idées baroques ?

Pour cela tu as pleinement réussi. Mais il me semble que les idées mystiques que tu leur prêtes et le langage amphygourique que tu leur fait prendre aurait pu faire des adeptes pour l'Armée du Salut, mais voyons dans *l'anarchie* tu n'y a pas songé !

Si les copains ont souillé de leur regard de matérialistes ton chef-d'œuvre, c'est tant pis pour toi... et pour eux !

Ton âme a dû en saigner et la leur s'envoler vers le ciel ou s'évader du côté de Sainte-Anne...

Auguste BOYER.

[*l'anarchie* N° 436, jeudi 21 août 1913]

Notre feuilleton

Nous avons la profonde douleur d'informer nos lecteurs de la mort de Zoère, chatte héroïque, dont l'âme saignait hebdomadairement dans les colonnes de l'"anarchie". N'ayant pu supporter les sarcasmes d'A. Boyer, elle s'est envolée dans le ciel, et ses cendres l'ont suivie. Pour compenser cette perte irréparable, nous avons demandé à notre éminent collaborateur Candide de nous écrire un feuilleton.

Quoique Candide soit peu abordable, nous avons réussi, à prix d'or, à le décider. Les lecteurs nous sauront gré de cet énorme sacrifice.

Donc, prochainement :

Dans la manière de ***

Grand roman sensationnel et inédit

par CANDIDE

Qu'on se le hurle !

[*l'anarchie* N° 437, jeudi 28 août 1913]

Notre feuilleton

Pour donner satisfaction aux artistomanes littéraires et pêcheurs de lune,

PROCHAINEMENT

nous publierons un grand roman sensationnel et inédit

Dans la manière de ***

par CANDIDE

Qu'on se le hurle !

[*l'anarchie* N° 438, jeudi 4 septembre 1913]